

guerre américaine occupait alors tous les esprits; l'Angleterre, qui a toujours aimé la liberté pour elle-même et la servitude pour les autres, l'Angleterre soutenait, contre ses colonies, une lutte injuste, et qui devait finir par l'indépendance d'un peuple dont les grandes destinées se développent rapidement. Les Anglais, battus sur terre, triomphaient encore sur les mers; leurs vaisseaux couvraient les deux Océans. Le neveu de Raynal, embarqué sur un bâtiment français, fut pris et conduit à Londres. Le ministre, apprenant quel était l'oncle du prisonnier, lui rendit la liberté, et annonça cette nouvelle à Raynal dans les termes suivans : « C'est le moins que nous puissions faire pour le neveu d'un homme dont les écrits sont utiles à toutes les nations commerçantes. » Il ajouta que son souverain (Georges III) approuvait sa conduite et ses sentimens. Nul témoignage d'estime ne pouvait être plus agréable à Raynal; il venait de la nation, qui était alors la plus éclairée de l'Europe, d'une nation qui aspire à tous les genres de monopoles, même à celui du génie, et dont les jugemens ne sont pas toujours exempts de partialité. Raynal, poursuivi par le parlement et chargé des anathèmes de la Sorbonne, voyagea comme les anciens philosophes, et alla comme eux à la découverte de la vérité. Il visita Frédéric, qui marchait avec son siècle, et qui souvent même le devançait. Raynal a déclaré que ses entretiens

avec ce grand roi avaient été pour lui une source de lumières et d'instruction. De son côté, Frédéric, qui avait peu de respect pour les décisions de la Sorbonne et du parlement, admirait la variété de connaissances, la profondeur de vues, la vivacité d'esprit que le philosophe français déployait dans la conversation. « A la manière, » disait-il, dont il me parle de la puissance, des ressources et des richesses de tous les peuples, » je crois m'entretenir avec la Providence. »

Toutes les actions, toutes les pensées de Raynal avaient pour but le perfectionnement de son grand ouvrage. Il consultait les hommes instruits de quelque nation que ce fût, recueillant les renseignemens, pesant les autorités, comparant les témoignages, et vérifiant tous les faits. « Si l'on m'eût désigné, dit-il, sous la ligne ou sous le pôle, un homme en état de m'éclairer sur quelques points importans, j'aurais été sous le pôle ou sous la ligne le sommer de s'ouvrir à moi. » Les archives de la compagnie des Indes lui furent communiquées en Angleterre; les hommes les plus éclairés de l'Europe s'empressèrent de lui fournir des documens, de lui adresser des observations. L'édition de Genève fut le résultat de ces nouvelles recherches et des nouvelles méditations de l'auteur : elle eut un brillant succès. Raynal lui seul n'en fut pas entièrement satisfait; et l'on verra par la suite qu'il se proposait encore de l'améliorer.

On a prétendu que Raynal n'était pas le seul auteur de son ouvrage, et que plusieurs écrivains, entre autres Diderot, avaient partagé ses travaux; on attribue même à ce dernier les pages les plus éloquentes de l'Histoire philosophique. Cette opinion, accréditée par la haine et l'envie, n'est pas accompagnée de preuves suffisantes: on ne connaît aucune réclamation de Diderot à cet égard. Il est possible, il est probable même, que Raynal, lié avec l'écrivain encyclopédique, ait reçu de lui des conseils dont il ne fut jamais avare. On sait que Diderot, sur le seul titre d'un livre, se livrait au luxe de son imagination; qu'il traçait un plan, indiquait les parties principales, et que la lumière rayonnait de toutes parts dans ces brillantes improvisations. Nul doute que Raynal n'ait beaucoup profité dans ces entretiens remplis de chaleur et d'intérêt; mais d'une telle coopération, au travail matériel et pénible de la composition, la distance est infinie. D'ailleurs chaque écrivain de mérite, comme chaque peintre, a sa manière: il est difficile de s'y méprendre. La manière de Raynal est remarquable: il aime à procéder par l'énumération, et affecte souvent les formes dramatiques. Il y a de la clarté, de la noblesse, et une élévation soutenue dans son style comme dans sa pensée. Il est peut-être trop prodigue de mouvemens et d'oppositions; mais l'intérêt n'est jamais absent; le lecteur est entraîné, et les plus généreux sentimens

se réveillent au fond de son cœur. Tout l'ouvrage est écrit de verve et d'une manière uniforme. Ce n'est point là le caractère des écrits de Diderot: son style est heurté, sa pensée ne connaît point de limites; il fait éprouver tour à tour l'admiration et la fatigue. Il était gêné par un plan; son imagination, comme celle de Montaigne, dominait ses autres facultés; les longs ouvrages effrayaient sa paresse: aussi ses entretiens étaient, dit-on, supérieurs à ses écrits.

Des critiques d'une équité suspecte ont reproché à Raynal ce qu'ils nomment *ses déclamations*. Ils auraient voulu que cet écrivain parlât de l'esclavage avec indifférence, et des droits de l'humanité sans chaleur. Ils regardent comme des hors-d'œuvre, des inutilités, les passages énergiques où il foudroie les préjugés nuisibles, où il donne aux peuples, comme aux rois, de salutaires leçons. Il est permis de croire que ces aristarques si difficiles, auraient pardonné la forme si le fond eût été différent, et que Raynal serait à leurs yeux un grand écrivain, s'il eût protégé de son talent les anciens abus, les doctrines serviles.

Je conviendrai, sans peine, que Raynal emploie fréquemment les formes oratoires, et qu'il s'adresse aux hommes comme s'il leur parlait du haut d'une tribune. En examinant le plan de son ouvrage et le but qu'il s'est proposé, on apercevra facilement la cause de ces mouvemens

d'une éloquence quelquefois passionnée. Forcé de parcourir les différentes contrées de la terre, de fixer un regard attentif sur les divers gouvernemens, sur l'état des nations, il devait éprouver des émotions de plus d'un genre, et ces émotions se reproduisaient naturellement dans ses récits. Pouvait-il rester insensible au spectacle des malheurs que l'ignorance, la barbarie, l'avarice, le fanatisme, attirent sur les peuples? Lorsqu'il pose en frémissant le pied sur la terre brûlante de la servitude, sur cette Afrique où l'homme trafique de l'homme, où la cupidité européenne sourit aux gémissemens, aux larmes, aux tortures du désespoir. pouvait-on exiger que l'écrivain philosophe contemplât froidement ces scènes terribles, qu'aucun cri d'indignation ne s'échappât du fond de son cœur? Ah! si, loin d'invoquer la pitié des hommes et la justice du ciel, il eût épuisé l'art du sophisme pour justifier le commerce du sang humain, on ne l'eût pas accusé de sortir de son sujet, de se répandre en discours oiseux; on rendrait hommage à son talent, on reconnaîtrait son génie!

Soyons plus justes : le vœu de la philosophie a été entendu; les gouvernemens ont à la fin compris que les infractions aux lois de l'humanité ne constituaient pas un droit, et que l'esclavage des Africains était contraire à la morale comme à la politique : la traite est abolie; mais à qui devons-nous cet acte de justice? Raynal

n'est-il pas le premier qui, au nom de tout ce qui est sacré parmi les hommes, ait invité les souverains à se réunir, à se concerter pour détruire ce commerce sanguinaire et immoral. «Rois de la terre, s'écrie-t-il, vous seuls pouvez » faire cette révolution, si vous ne vous jouez pas » du reste des humains, si vous ne regardez pas » la puissance des souverains comme le droit d'un » brigandage heureux, et l'obéissance des sujets » comme une surprise faite à l'ignorance; pensez » à vos devoirs; refusez le sceau de votre autorité à ce trafic infâme et criminel d'hommes » convertis en vils troupeaux, et ce commerce » disparaîtra; réunissez une fois, pour le bonheur » du monde, vos forces et vos projets si souvent » concertés pour sa ruine. Que si quelqu'un d'entre vous osait fonder sur la générosité de tous les autres, l'espérance de sa richesse et de sa grandeur, c'est un ennemi du genre humain, qu'il faut détruire : portez chez lui le fer et le feu; vos armées se rempliront du saint enthousiasme de l'humanité; vous verrez alors quelle différence met la vertu entre des hommes qui secourent des opprimés, et des mercenaires qui servent des tyrans (1). »

Voilà l'une de ces déclamations audacieuses que la Sorbonne, que le parlement condamnerent, et que certains critiques réprouvent. On

(1) Histoire philosophique, etc., liv. xi.

peut juger, par cette seule citation, du crédit que méritent les uns et les autres. Quel est l'homme impartial qui, en considérant l'influence de ces vives exhortations aux maîtres de la terre, et l'effet qu'elles ont produit, voulût les retrancher de l'ouvrage de Raynal? Qui oserait, de nos jours, traiter de fautes contre le goût ces inspirations de l'humanité, qui commandent la justice et qui se font obéir? Que ne dirait-on pas si l'on eût trouvé dans l'Histoire du commerce des deux Indes, cette invocation à Vénus qui commence le xxiii^e livre de l'Esprit des lois? Mais Montesquieu parle en publiciste, on le ménage; Raynal rend la vérité éloquente, il est traité en ennemi: tous les deux, avec des mérites divers, ont droit à la reconnaissance des hommes.

Comme le jugement que je porte sur Raynal est exempt de prévention et d'enthousiasme, j'avouerai qu'on peut lui reprocher, comme un défaut de composition, ce passage, si remarquable d'ailleurs par la vivacité des sentimens, où il fait l'éloge funèbre d'une femme charmante, de cette Elisa Draper qui fut aimée de Sterne, et qui mérita l'amitié de Raynal. Elle était née dans l'Inde, sur le territoire d'Anjinga, où les Anglais ont établi un comptoir, et où elle mourut à l'âge de trente-trois ans. Elle devait revenir en Europe, elle devait se réunir à ses amis; Raynal l'attendait avec impatience, lorsqu'il reçut la nouvelle de sa mort: il avait trouvé un cœur digne du sien,

et sentit toute l'étendue de sa perte. Le temps n'adoucit point ses regrets; le souvenir d'Elisa Draper fut toujours la première de ses affections. Il est facile de concevoir que, visitant en imagination les différentes parties de l'Inde, le nom seul d'Anjinga ait réveillé dans le cœur de Raynal des pensées mélancoliques, qu'il ait même été séduit par le désir d'élever un monument à la mémoire d'Elisa. Peut-être y a-t-il un excès de sévérité à proscrire ces mouvemens du cœur, qui entraînent quelquefois un écrivain hors de son sujet, et qui le placent lui-même en présence du lecteur. Rien de plus touchant que les pages où Raynal raconte les qualités, les vertus, la beauté, les grâces de son amie descendue au tombeau. L'expression pathétique de ses regrets, l'éloquence de sa douleur, sont pleins d'un charme attendrissant. Une critique inflexible peut condamner cet hymne funèbre à être arraché du livre de Raynal; mais ce n'est pas moi qui aurai le courage d'exécuter cet arrêt.

Un reproche plus juste adressé à cet écrivain, c'est que dans l'étonnante multitude de faits qu'il rapporte, il en est quelques-uns d'inexacts (1).

(1) Toutes les inexactitudes ont été relevées dans l'édition actuelle, sur les notes mêmes et les documens trouvés dans les papiers de Raynal. Ce qui ajoute beaucoup au mérite de cette édition, c'est le travail auquel s'est livré M. Peuchet: ce travail forme un supplément plein d'in-

Il reconnaissait lui-même ces erreurs, et il a passé sa vie entière à les rectifier. Un seul trait, dont je garantis l'authenticité, fera juger si jamais homme fut plus accessible à la vérité : il s'agit du comte de Lally-Tolendal, dont la mémoire a été calomniée par tant d'historiens, et qui périt sur l'échafaud, victime de la plus odieuse persécution.

Raynal partagea long-temps l'opinion de quelques écrivains mal instruits, qui, tout en reconnaissant l'injustice de l'arrêt de mort porté contre le lieutenant-général de Lally, irlandais d'origine, mais français de cœur comme de naissance, voyaient en lui l'auteur de tous les maux qui avaient accablé Pondichéry, et la cause unique de la perte de cette belle colonie. Il parla, dans l'Histoire philosophique, de l'infortuné Lally comme en parlaient ses accusateurs qui formaient un parti en France connu sous le nom de *faction indienne*. Ils avaient à leur tête le gouverneur même de Pondichéry, le père Lavour et le père Saint-Estevan, de la société de Jésus. On conçoit combien il était difficile d'échapper à un système d'intrigues et de calomnies combiné par deux jésuites : à peine un homme entouré de protections eût pu s'en garantir ;

térêt, où l'auteur fait connaître les changemens survenus jusqu'à présent dans le système colonial, et les rapports commerciaux des possessions européennes dans les deux Indes.

un général, appuyé de sa seule innocence, devait succomber. Ce fut donc sur la foi périlleuse de ces deux moines et de leurs adhérens, reconnus presque tous pour des dilapidateurs et de malhonnêtes gens, que M. de Lally passa pour une espèce de monstre dominé par une imagination déréglée, emporté, soupçonneux, jaloux et tyrannique. Sa mort n'avait point affaibli la haine des méchans ; ils voulaient encore le tuer dans sa renommée, l'assassiner dans son honneur. Ils auraient atteint ce but odieux, si M. de Lally n'eût laissé un fils digne de lui, un fils qui regarda comme la partie la plus chère de son héritage la pieuse obligation de venger la mémoire de son père, d'obtenir la seule réparation possible de l'erreur ou de la passion de ses juges, de démasquer ses calomniateurs, de le montrer à l'histoire, fidèle, généreux, attaché à ses devoirs, tel qu'il fut dans le cours d'une vie toujours agitée et souvent glorieuse, tel qu'on le vit dans les fers jusqu'à sa dernière heure. On apprit alors que M. de Lally avait toujours servi la France avec honneur et avec un dévouement sans bornes ; qu'il avait surmonté, à force de mérite et de services, les obstacles de plus d'un genre qui s'opposaient à son avancement ; que le maréchal de Saxe, le maréchal de Belle-Isle, le maréchal de Lowendal, rendaient justice à l'éminence de ses talens ; que tous les braves de l'armée, estimaient sa valeur ; que chacun de ses grades avait

été le prix d'une blessure ou d'une action d'éclat; enfin que la violence de caractère qu'on lui reprochait n'était autre chose que cette franchise, ou, si l'on veut, cette rudesse que donne l'habitude des camps, rudesse qui n'exclut aucun sentiment généreux, et qui est presque toujours un garant de loyauté. On sut que M. de Lally avait mis la puissance anglaise de l'Inde en péril, et qu'il aurait élevé la colonie française au plus haut point de prospérité, si la jalousie du gouverneur, l'ineptie et la cupidité des agens de la compagnie, l'incapacité d'un amiral, l'insubordination de quelques officiers supérieurs, l'indiscipline des troupes, les manœuvres des deux jésuites, n'avaient ou retardé ou fait manquer ses opérations; qu'abandonné à ses propres ressources, à son seul courage, il n'avait cédé Pondichéri qu'après avoir fait les derniers et les plus glorieux efforts pour sauver cette ville. Ces vérités exprimées avec éloquence, accompagnées de preuves incontestables, imposèrent silence à l'imposture; l'arrêt du parlement fut cassé, et la mémoire du comte de Lally judiciairement réhabilitée: elle l'était déjà dans l'opinion publique. La seconde édition de l'Histoire philosophique avait paru, lorsque M. le comte de Lally-Tolendal publia les mémoires qui justifiaient la conduite de son père. Raynal regretta vivement de ne les avoir pas connus. Un jour le hasard lui fit rencontrer l'auteur de ces beaux mémoires; il s'empressa de lui

témoigner ses regrets avec la franchise d'un honnête homme indigné d'avoir servi d'organe involontaire à la calomnie (1). Il promit solennellement de rectifier une erreur qu'il avait adop-

(1) Ce fut dans l'été de 1792 que cette rencontre eut lieu. Un jour que M. le comte de Lally-Tolendal avait dîné en famille chez son ami feu M. Malouet, demeurant alors rue d'Enfer, ce dernier, comme on sortait de table, reçut la visite de Raynal et de plusieurs autres personnes. M. Malouet proposa à toute la compagnie de faire une promenade dans le jardin du Luxembourg, sur lequel son jardin particulier avait une ouverture: la proposition fut acceptée. M. de Lally étant resté en arrière, et sortant le dernier du petit jardin pour entrer dans le grand, M. Malouet, qui avait gagné les devans avec l'abbé Raynal, se retourna, et dit à haute voix au comte de Lally: *Monsieur de Lally, avez-vous fermé la porte et pris la clef? M. de Lally! s'écria Raynal avec transport, M. de Lally!* Puis s'élançant vers le comte: *Ah! monsieur,* poursuivit-il, *combien de fois j'ai désiré de vous rencontrer; combien de fois j'ai formé le projet d'aller vous trouver, sans jamais oser l'exécuter! Vous m'avez traité sévèrement dans vos écrits; je le méritais: je vous ai blessé au cœur. J'écrivais dans le camp de vos ennemis; je ne vous avais pas lu. Quelle réparation vous faut-il?* M. de Lally, touché de la franchise et des regrets de l'abbé Raynal, lui répondit qu'il serait plus que satisfait, s'il avait la générosité de les publier un jour. L'abbé reprit avec la même vivacité: *C'est trop peu que des regrets, monsieur: une amende honorable, je le répète; je la dois au père et au fils. Elle ne me coûtera pas envers le héros de la nature, devenu le héros de la patrie.* M. de Lally, prenant alors les mains

tée, comme Voltaire, sur des rapports mensongers. Les agitations révolutionnaires qui surprirent la vieillesse de Raynal, ne lui ont pas permis de dégager cette promesse. On a trouvé dans ses papiers des notes à ce sujet et des observations qui seront publiées dans une des livraisons subséquentes de l'Histoire philosophique.

J'ai dit que la révolution de l'Amérique septentrionale fixait alors l'attention de l'Europe; jamais événement ne produisit une sensation plus vive, ne réveilla plus de craintes, d'espérances, de vœux contraires. Les amis de la raison et de la justice comprirent aussitôt qu'il s'agissait moins de l'indépendance particulière de l'Amérique du nord, que de l'émancipation générale et

de Raynal, lui dit d'une voix émue : « Monsieur, je ne » sens plus dans ce moment que la reconnaissance due à » l'homme de génie qui, le premier après Voltaire, a » foudroyé l'arrêt meurtrier de mon père. Promettez-moi » de rendre publiquement à son caractère la même justice que vous avez rendue à son innocence, et je vous » jure de tout mon cœur autant d'amitié que vous m'avez » inspiré malgré moi d'admiration. » Raynal promit solennellement ce qu'on lui demandait. M. Malouet, les yeux pleins de larmes, prit la main du comte et celle de l'abbé, et les joignit dans les siennes en disant : « Je réponds de tous » deux à tous deux. Vous vous embrasserez chez moi; maintenant promenons-nous, et ne faisons pas scène; car on » commence à nous regarder beaucoup. » Cette anecdote est consignée dans une lettre écrite par M. le comte de Lally-Tolendal au feu comte Portalis.

graduelle de tous les peuples civilisés. Il s'établissait une lutte de principes dont l'issue devait exercer sur l'avenir une influence directe et irrésistible. L'ancien continent tressaillit à ces grands noms de liberté et de patrie qui parlent avec tant de force à l'imagination, et qui remuent si profondément les cœurs généreux. Tous les hommes que fatiguait l'opposition, si manifeste dans la plus grande partie de l'Europe, entre des mœurs nouvelles et des institutions usées par le temps; tous ceux qui croyaient qu'il n'existe de devoirs que là où les droits légitimes sont reconnus; enfin tous les philosophes dont la voix éloquente sollicitait, depuis un siècle, l'affranchissement de la pensée, la tolérance religieuse, l'égalité civile, applaudirent à cette déclaration d'indépendance qui leur parut un arrêt solennel de la destinée.

Raynal fut un des premiers à offrir le tribut de ses lumières aux législateurs qui fondaient ce nouvel empire. L'ouvrage qu'il composa sur cet important sujet est plein d'observations judicieuses; les écrivains mêmes qui combattirent quelques-unes de ses propositions, rendirent justice à la pureté de ses principes et à la hauteur de ses vues. Raynal ne connaissait peut-être pas assez le peuple auquel il adressait des conseils; ce peuple était formé pour la liberté lorsqu'il réclama et obtint son indépendance. Cette remarque suffit pour expliquer le peu de résistance in-